#43

polka

AUTOMNE
2018

OLIVIERO TOSCANI
"LE CONSENSUS ? JE M'EN FOUS"

ÉDUCATION À L'IMAGE
L'ÉTAT D'URGENCE

CHASSE À COURRE
CHASSE POUR TOUS

MATT HENRY
ENQUÊTE À HOODOO ISLAND

BIENVENUE À POLKA

JACQUES HENRI LARTIGUE
MÉMOIRE EN COULEURS

IMMIGRATION
LES ANNÉES DE LA HONTE
PAR FRANÇOIS HOLLANDE

ROHINGYAS
L'EXODE DES SANS-PATRIE

"Florette, plage de Monte-Carlo, 1958"

M 02169 - 43 - F: 6,90 € - RD

Chaque photo a son histoire

SEPTEMBRE - OCTOBRE 2018 / BEL, LUX, ALL, PAYS-BAS : 8,90 € / CAN $13,50 / DOM 9,80 € / ESP, ITA, GRE, PORT CONT 10,30 € / TOM 1260 XPF / CHI 12,40 CHF / MAROC 82 MAD / TUN 8,20 TND PHOTOGRAPHIE J H LARTIGUE © MINISTÈRE DE LA CULTURE - FRANCE / AAJHL (DÉTAIL D'APRÈS NÉGATIF PLEIN)

LA CHASSE POUR TOUS

REPORTAGE PHOTO **CÉLINE ANAYA GAUTIER**

En janvier, après le dépôt d'une proposition de loi pour son interdiction, Emmanuel Macron l'a défendue, évoquant « une pratique qui relève de la tradition française ». Entre adeptes et détracteurs de la chasse à courre, les débats sont enflammés. La photographe Céline Anaya Gautier a rendu visite à une soixantaine d'équipages en France. Son travail met à mal un bon nombre de préjugés, dont celui de la non-mixité sociale. La vénerie compte aujourd'hui 10000 pratiquants, de tous les milieux.

Dans la forêt de La Chaize-le-Vicomte, en Vendée, le Rallye Chouan traque le chevreuil. C'est l'un des six animaux « chassables » à courre, avec le cerf, le sanglier, le renard, le lièvre et le lapin. Chaque équipage a une couleur de tenue différente et un bouton, orné généralement d'un motif et de la devise du groupe. Ces deux éléments sont des signes d'appartenance.

A l'aube, quelques membres de l'équipage « font le bois », ils partent en forêt afin de localiser les animaux. L'action de chasse est appelée le « laisser-courre ». Les chiens partent en meute derrière leur maître, que l'on nomme le piqueux. Ici, Hubert Preteux, dit la Branche, piqueux du Rallie Touraine, équipage qui traque le cerf dans les bois du Domaine de la Trigalière.

En France, 390 équipages sont recensés dans 70 départements

CHANTAL LANGLAIS, 68 ANS, ANCIENNE PROFESSEURE D'ANGLAIS

Maître d'équipage du Rallye de l'Epine (lapin). Vit à Bracieux, Loir-et-Cher.

«J'ai commencé à suivre les chasses si jeune que je ne me souviens plus vraiment de mes débuts! En 1999, j'ai créé mon équipage avec mon mari. Aujourd'hui, il est composé de nous deux, de nos deux enfants et de nos six petits-enfants. Les gens qui veulent participer sont des amis et j'ai décidé d'assumer seule le coût modique de ces chasses, environ 1000 euros par an. La seule chose que je leur demande d'apporter, c'est un gâteau ou autre, à partager à la fin de la chasse. Nous n'avons pas besoin de louer de territoires, nous sommes la plupart du temps invités par des gens qui possèdent des propriétés. Par ce biais, on rencontre tout un tas de personnes qui ont plus de moyens financiers que nous.»

Un quart des veneurs sont âgés de moins de 30 ans et un quart sont des femmes

MATTHIEU PAYET-GODEL, 25 ANS, « BUSINESS DEVELOPER » DANS LE SPORT

Bouton du Rallye Fontainebleau (cerf). Vit à Boulogne-Billancourt, Hauts-de-Seine. « La chasse à courre est une tradition familiale, mon arrière-grand-père Edouard Fougea a créé ce rallye en 1978. Moi, j'ai commencé dans le ventre de ma mère ! De nombreux amis m'ont suivi pour découvrir la vénerie. Ils ont tous vécu une belle balade en forêt. On leur explique les principes, de temps en temps ils voient le cerf, les chiens… Aujourd'hui, j'y vais pour observer le travail technique des chiens. A chaque seconde, il faut pouvoir comprendre ce qu'il se passe, quel chien est distrait ou un peu menteur… Et enfin l'un des grands plaisirs, c'est de retrouver une mixité sociale que l'on n'a pas forcément chez nous, partager une passion avec un agriculteur, un pompier ou un médecin. »

La chasse au cerf se déroule sur un grand territoire, car l'animal peut parcourir de longues distances. Ici, le Rallie Touraine a tué sa proie dans l'étang de Bréviande, au cœur des bois du Domaine de la Trigalière. Trois chasses sur quatre ne se terminent pas avec une prise.

Une fois l'animal tué, il est préparé pour être donné en récompense aux chiens. C'est la cérémonie de la « curée ». Quelque 30 000 chiens de 38 races différentes chassent en France. Ici, le Rallye Chouan offre un chevreuil à ses bêtes au château du Parc-Soubise, à Mouchamps, en Vendée.

25 % des adhérents sont des ouvriers, des employés ou des agriculteurs

GEORGES N'GOMA, 68 ANS, CHEMINOT À LA RETRAITE

Président du Rallye Tempête (cheureuil). Vit à Brie-Comte-Robert, Seine-et-Marne. «Je chasse à courre depuis plus de trente ans, je peux même me vanter d'être le premier bouton [membre d'équipage] du Rallye Tempête. C'est grâce à la trompe de chasse [cet instrument fait partie de la famille des cuivres et sert à donner un signal d'alarme dans le déroulé de la journée] que j'ai connu cette activité. J'étais musicien avant d'être chasseur. Je sonnais dans un groupe de trompes, et les répétitions avaient lieu au centre équestre de la Rochette. La famille Prioux sortait ses chiens là-bas. De fil en aiguille, je me suis impliqué dans la vie du chenil et de l'équipage. Je suis les laisser-courre à pied, à cheval ou en calèche.»

NENESSE, MATTHIEU ET LES AUTRES

par Alexandra Nawawi

LUDOVIC LABARCHÈDE, 47 ANS, BOULANGER-PÂTISSIER

Maître d'équipage du Rallye Résine (lièvre). Vit à Grignols, Gironde. «Je chassais déjà le lièvre à tir. J'ai découvert la vénerie parce qu'il y avait des équipages dans le coin. Comme j'ai toujours eu un grand amour pour les chiens, j'ai tout de suite eu envie de créer mon propre équipage.»

Un après-midi d'automne, la photographe franco-péruvienne Céline Anaya Gautier se promène en forêt de Fontainebleau quand elle se retrouve nez à nez avec des hommes à cheval, élégamment vêtus de redingotes. Stupéfaction. «J'ai tout de suite pensé à une reconstitution historique», se souvient-elle. Quelques instants plus tard, c'est une meute de chiens qui déboule au milieu des arbres. Céline, un poil effrayée, questionne un cavalier. «Nous sommes des veneurs», lui répond-il. Des quoi ? «Des pratiquants de la chasse à courre.» «Je n'en croyais pas mes yeux, reprend-elle. Pour moi, la chasse à courre, c'était dans les tableaux du Louvre, pas dans la vraie vie.»

La photographe n'est pas au bout de ses surprises. Cette activité, ainsi nommée parce qu'elle se pratique avec des chiens qui «courent», constituait sous l'Ancien Régime un privilège des rois et des nobles. Aujourd'hui, elle se révèle plus populaire que prévu. «Non, les veneurs ne sont pas tous fortunés, patrons ou descendants de Louis XIV. Pendant les trois ans et demi qu'a duré mon travail, j'ai dormi dans des demeures grandioses, invitée par des grandes familles, des Guerlain, des Vuitton... Mais j'ai aussi été hébergée chez un couple d'ouvriers. Le point commun de tous ces gens, c'est qu'ils appartiennent à des familles attachées à la terre.» En France, 390 équipages (ou rallyes) sont recensés dans 70 départements. Et près des deux tiers des 10 000 adeptes vivent en milieu rural. De la mi-septembre à la fin mars, quelque 18 000 chasses sont organisées, à cheval mais pas uniquement. La vénerie se pratique de plus en plus à pied. Et c'est l'une des raisons de sa démocratisation.

Chantal Langlais vit à Bracieux, en Sologne. Pour cette retraitée de l'Education nationale, il s'agit d'abord d'un souvenir de vacances. «Ma famille vient d'un milieu très modeste et très rural. Moi, j'ai grandi à Paris, mais je venais en vacances chez ma grand-mère, à quelques kilomètres de là où j'habite aujourd'hui. Tout autour de chez nous, il y avait l'équipage de Cheverny qui chassait le cerf. Mon père était suiveur, donc, très tôt, je l'ai accompagné.» Aujourd'hui, 100 000 personnes composent cette assemblée d'habitués et de curieux : à pied, à vélo ou même en voiture, ils assistent aux chasses sans y participer pleinement. Si certains connaissent bien la forêt et prodiguent de précieux conseils, d'autres peuvent se retrouver là par hasard et prendre goût au spectacle. Ils ne sont pas membres des rallyes qu'ils suivent et ne portent donc pas l'habit. «Et ils ne paient pas un centime !» fait remarquer Chantal Langlais. Pour elle, comme pour la grande majorité des veneurs, c'est là que naît la passion. «Je suis encore suiveur de chasse au cerf, reprend l'ancienne professeure d'anglais. Et, en 1999, j'ai créé mon équipage de lapins, le plus petit animal "chassable" à courre. Les gens qui choisissent ce gibier, comme moi, le font souvent parce qu'il demande très peu de moyens. Par an, je dépense moins de 1 000 euros.» La majeure partie du budget étant consacrée à l'entretien de la meute.

Malgré tout, l'image du grand bourgeois sanguinaire a la vie dure. Dans son univers professionnel, Chantal Langlais a ainsi essuyé quelques remarques. «Un jour, un de mes collègues du lycée, qui était au même échelon et gagnait donc peu ou prou la même chose que moi, m'a demandé : "Il paraît que tu as des chevaux et que tu chasses à courre ? Je lui réponds que oui et j'essaie de lui expliquer que j'y vais à pied, que les chevaux ne me servent pas à ça. "Ah, mais dis donc, tu dois être rudement riche !" me lance-t-il. Je lui rétorque que c'est idiot, qu'on doit être à égalité de salaire, et je lui fais cette remarque : "Quand tu pars une semaine aux sports d'hiver avec tes deux enfants, tu dépenses autant d'argent que moi à la chasse à courre toute une année." Ça l'a scié.»

En cinquante ans, la vénerie à pied, ou petite vénerie, a explosé : celle du lapin est passée de 5 à 48 structures, et celle du lièvre d'une trentaine à 120. « Elle ne nécessite pas d'attelages ni de location de forêt, ce qui est obligatoire pour les autres gibiers et qui coûte cher, précise Pierre de Roüalle, président de la Société de vénerie. Il n'y a donc pas de frais lourds à supporter pour leurs adeptes. »

Ancien directeur d'une agence de pub, Pierre de Roüalle est conscient des polémiques entourant son activité qui vise, in fine, à tuer un animal sauvage – dont tout ou partie sera donné en récompense aux chiens, les morceaux les plus nobles étant offerts aux riverains chez qui la chasse est passée. C'est justement pour cela qu'il a accepté de faciliter le travail de Céline Anaya Gautier. La fédération a même déboursé 5 000 euros par an pour participer aux frais de production du reportage, réalisé en argentique. « Mais c'est son projet à elle, tient-il à souligner. Je n'ai fait que lui ouvrir les portes en passant quelques coups de fil. Les gens ont un a priori très négatif sur nous. Je me suis dit que c'était une occasion pour qu'on nous comprenne un peu plus. J'ai hésité, mais j'ai accepté. »

A la fin des années 80, un couple de sociologues du CNRS, les Pinçon-Charlot, avait déjà mené une étude sur la chasse à courre, financée par le ministère de la Culture et de la Communication. Les chercheurs avaient aussi soulevé l'étonnante diversité sociale. « Si la grande vénerie du cerf reste surtout l'apanage des classes aisées, on trouve presque toutes les catégories sociales parmi les veneurs qui pratiquent la petite vénerie du lièvre et le déterrage [principalement chasse au blaireau, mais aussi au renard] », insistaient-ils.

L'ouverture aux classes populaires tient également à l'évolution des structures elles-mêmes. A partir des années 50, les groupes de chasseurs s'organisent en associations. « Avant, il y avait un grand propriétaire qui invitait ses amis, issus du même milieu que lui, à chasser sur ses terres, rapporte Pierre de Roüalle. Aujourd'hui, avec le statut associatif, tout le monde peut adhérer en payant une cotisation. » Les contributions s'échelonnent entre quelques dizaines ou centaines d'euros pour la vénerie à pied et 3 000 euros voire plus pour la chasse au cerf.

Matthieu Payet-Godel est d'une famille de veneurs de Fontainebleau. A 25 ans, l'ancien joueur de rugby professionnel, aujourd'hui « business developer » dans le sport, est un passionné. « J'ai grandi dedans. Mes premières chasses, je les faisais en voiture jusqu'à 5 ou 6 ans, puis à vélo, et à cheval à partir de 9 ans. Mon envie s'est accentuée avec l'âge. Parce qu'il y a plein d'étapes de découverte : au début c'est l'environnement, la forêt, puis la pratique de la chasse elle-même, la connaissance du cerf, de ses déplacements et de ses ruses, le travail des chiens, etc. » Le jeune homme chasse cinquante fois par an. Il y consacre un budget de 8 000 euros, « tout compris » : la cotisation, le matériel et, surtout, la location des chevaux.

Reste que toutes les bourses ne sont pas aussi fournies. Chaque équipage a alors ses propres règles. « Dans le mien, dans les Landes, on chasse le chevreuil, précise Pierre de Roüalle. Nous ne faisons pas payer les moins de 30 ans. Chez d'autres, il y a un système de bénévolat. Ceux qui ne peuvent rien débourser donnent des coups de main au chenil, font quelques travaux. C'est le cas de Nenesse, par exemple. » Nenesse est employé municipal à Tours. « C'est l'anticliché par excellence ! s'écrie Céline Anaya Gautier. Il est tatoué de la tête aux pieds, Nenesse. Il est arrivé à la vénerie parce que des copains lui ont proposé un jour de les accompagner "sortir des chiens". Il disait que ce n'était pas pour lui, parce qu'il n'avait pas de quoi payer. Mais il aide au chenil, on lui prête un cheval, et il chasse à courre ! Ce qui compte, c'est l'amour des chiens. »

NENESSE, 46 ANS, EMPLOYÉ MUNICIPAL

Invité de l'équipage d'Andigny (cheureuil). Vit dans la banlieue de Tours, Indre-et-Loire. « Il y a douze ans, des amis m'ont dit: "Tiens, on va sortir des chiens, est-ce que tu veux venir voir? J'y suis allé et je ne suis jamais reparti. C'est comme ça que j'ai commencé. »

Si tous les veneurs louent la mixité sociale de leur activité, quelques-uns admettent que, une fois la journée finie, chacun retrouve ses pénates. « Ce qui nous réunit, c'est cette passion qui fait qu'on se débarrasse de tous nos attributs. Mais en même temps, chacun son milieu, son environnement professionnel. Ce qui me frappe, c'est cette diversité et cette acceptation des différences », conclut Pierre de Roüalle. Le président de la Société de vénerie avoue avoir lui aussi fait preuve de tolérance en donnant carte blanche à Céline Anaya Gautier : la photographe est végétarienne à tendance végane depuis ses 19 ans et a la phobie des chiens. ●

A lire : « Chasse à courre, à la croisée des mondes », de Céline Anaya Gautier, éd. Flammarion, 288 p., 60 €.

A voir : « Chasse à courre : à la croisée des mondes », exposition à VOZ'galerie, Boulogne-Billancourt, du 26 septembre au 24 novembre.